

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

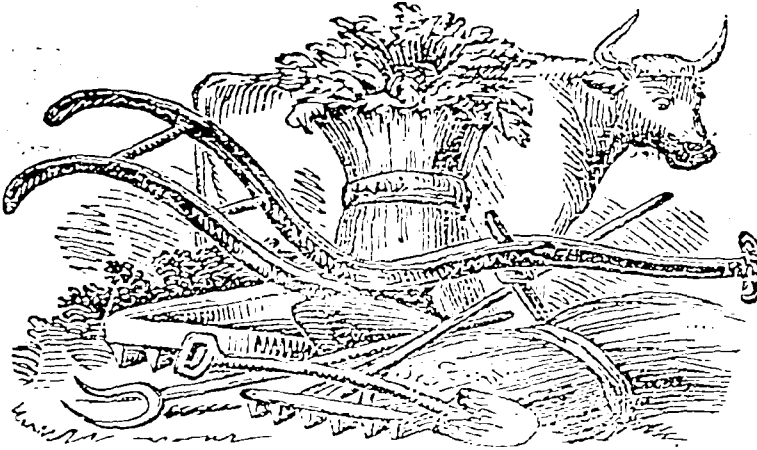
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement doivent être adressées *fiatco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

Les avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, doivent être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emprons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

PRÉPARATION DES ALIMENTS

Cuisson.—De toutes les préparations que l'on fait subir aux aliments avant de les donner au bétail, la plus généralement employée est la cuisson. Il y a quelques années, on ne se servait que très-rarement de la cuisson pour préparer les matières alimentaires; mais aujourd'hui, il n'est peut-être pas un seul cultivateur qui ne soit convaincu des avantages de cette préparation, du moins en ce qui regarde la nourriture destinée aux porcs. Sans se rendre un compte bien exact des effets de la cuisson, on sait que les aliments en sont considérablement modifiés et que leur valeur nutritive est augmentée.

Comment ce résultat peut-il avoir lieu? Cette demande chacun se l'est faite sans doute plusieurs fois; le manque d'étude ou de réflexion a seul empêché de donner une réponse satisfaisante. Pendant la cuisson, l'eau ramollit les plantes, alors celles-ci n'offrent plus aux forces digestives une aussi grande résistance; ou bien les utricules qui contiennent les liquides nourriciers se brisent et laissent échapper ces derniers avec plus de facilité.

Les aliments cuits conviennent à la plupart des animaux de la ferme, mais ils favorisent surtout l'engraissement. Les chevaux consomment ces aliments avec avidité; mais ce genre d'alimentation diminue leur énergie musculaire. Ils s'entretiennent plus gras, à égalité de ration, mais leurs forces diminuent, ils ont moins de nerfs comme on dit. Or, l'exaltation des forces physiques constituera toujours l'avantage le plus précieux du cheval quelle que soit la situation où il se trouve placé, puisque le travail est toujours son unique destination.

Les reproducteurs de toutes races et de toutes espèces sont presque tous dans le même cas. Chez eux l'énergie musculaire est préférable à un embonpoint avancé. Les facultés productives de ces animaux ne se maintiennent dans toute

leur vigueur que lorsqu'ils sont en bon état; à mesure qu'ils engraisent ces facultés diminuent et ils peuvent même devenir tout-à fait stériles.

Les vaches laitières augmentent leur production pourvu que les aliments cuits ne dépassent pas une certaine proportion; mais au-delà elles engraisent et leur lait diminue au lieu d'augmenter.

Dans toutes les contrées, la méthode de la cuisson des aliments est connue et appréciée convenablement. Cependant on ne s'en sert encore que trop rarement. Chez nos cultivateurs, par exemple, il n'y a que les porcs à l'engrais qui reçoivent des aliments cuits. Les porcs sont peut-être de tous les animaux de la ferme ceux qui en profitent le mieux; mais les bœufs, les bêtes à laine que l'on engraisse en hiver devraient recevoir une portion notable de leur nourriture en aliments cuits. Ces bestiaux engraisseront d'autant mieux et plus vite qu'ils pourront digérer plus facilement les matières alimentaires qui leur sont distribuées; or, comme nous venons de le voir, la cuisson a l'effet de rendre les fourrages plus assimilables.

Cette innovation amènerait sans doute de notables modifications dans l'organisation du travail en hiver et exigerait quelques dépenses de plus; mais que l'on relise les chiffres donnés dans notre dernière causerie, qu'on les compare avec l'augmentation des frais de préparation et l'on verra que la cuisson est une véritable économie. Or, économiser c'est produire. Le prix de revient de la viande est plus faible et les profits de cette spéculation deviennent plus considérables.

De tous les genres de cuisson, la cuisson à la vapeur est la plus économique, non pas parce qu'il y a économie de combustible; mais parce qu'on peut agir sur de plus grandes masses à la fois et que l'opération est plus rapide. La vapeur ne forme pas elle-même la chaleur, elle n'est qu'un moyen de la transmettre plus promptement. Elle est produite dans une chaudière pleine d'eau et chauffée jusqu'à ébullition; de là, elle se rend, au moyen d'un tube, dans une

cuve ou dans une futaille hermétiquement fermée et remplie préalablement des matières que l'on veut soumettre à la cuisson.

Cependant, la vapeur économise réellement le combustible lorsqu'on veut cuire successivement de grandes quantités d'aliments. Alors, on doit avoir à sa disposition deux cuves ou futailles. On en remplit une et pendant que le contenu de celle-ci cuit, on charge la seconde. En cuisant les fourrages la vapeur se condense, revient en eau, mais perd un peu de sa chaleur et peut servir à remplir la chaudière. L'eau chaude demande moins de chaleur pour se réchauffer en vapeur et c'est dans ce cas qu'on remarque une grande économie de combustible.

Ces avantages de la cuisson à la vapeur ont été parfaitement compris dans la plupart des contrées où l'agriculture est avancée ou en voie de progrès; dans les grandes exploitations surtout.

Aux Etats Unis, on fait cuire à la vapeur non-seulement les patates et les navets, mais encore le foin et la paille. Ces aliments sont donnés aux vaches en certaines proportions et produisent une grande abondance de lait.

En Angleterre cette méthode se généralise rapidement.

L'usage des soupes est aussi en grande vogue dans certaines contrées. On en fait de toute sorte; on fait entrer presque tous les aliments et même beaucoup de substances généralement refusées par le bétail.

A ce propos, nous rapporterons un excellent passage de M. Joigneaux :

Il y a quelques années, dit-il, nous fûmes invité à donner une conférence agricole. Après cette conférence, une fermière nous demanda quelques conseils sur la tenue de ses étables et sur la culture de son potager. Quand nous les lui eûmes donnés, elle nous fit observer qu'il existait dans le pays un usage que nous ne connaissions probablement pas et qui nous paraissait intéressant.

— Avez-vous jamais vu préparer de la soupe pour les veaux ? nous demanda-t-elle.

— Jamais.

— Une autre fois vous ne le direz plus.

— De la soupe pour les veaux ? de la vraie soupe ? demandâmes-nous d'un air étonné.

— Oui certainement, tout ce qu'il y a de plus vrai ; et j'espère bien que vous en parlez aux ménagères des autres provinces, comme vous nous parlez à nous autres de ce qui se passe de curieux chez elles. Elles s'en moqueront peut-être, mais dès que vous les aurez amenées à essayer de la chose, elles ne s'en moqueront plus.

— Et la recette de cette fameuse soupe ?

— La voilà en deux mots : Je prends de l'eau, comme qui dirait la valeur de trois pots, un peu de sel gris ou blanc, la couleur n'y fait rien ; un quart de livre de bon pain de ménage que je coupe en tranches minces ; et une forte poignée d'orties bien tendres. Je mets le tout dans la marmite que voici ; je fais bouillir et réduire de façon à obtenir une sorte de panade ; puis, j'y verse trois pintes de lait dont moitié écraimé et moitié non écraimé. Après cela, je fais la soupe en deux fois à mon veau, et en moins de cinq semaines j'ai une bête superbe. Les bouchers, pas plus que les vétérinaires du pays, ne se trompent quand il s'agit de distinguer un veau nourri à la soupe et un veau nourri selon les vieux usages.

— Est-ce que votre méthode est générale dans la province ?

— Générale, non ; mais elle s'y répand chaque année davantage, parce qu'elle est sûre et économique. Nous atten-

dous que les jeunes bêtes aient de huit à quinze jours pour les soumettre à ce régime, et tout de suite, presque à vue d'œil, elles se développent à faire plaisir.

— Nous comprenons que le pain et le lait ont d'excellents effets, que le sel aiguise l'appétit et joue un rôle hygiénique dans l'affaire, mais nous voudrions bien savoir en quoi consistent les vertus de la poignée d'orties ?

— Je vais vous le dire, reprit la fermière. L'ortie en herbe est un fourrage de choix ; l'ortie en graines vaut de l'avoine, au rapport des gens de chez nous. Voilà donc deux choses à considérer ; mais ce n'est pas tout : la plante en question a encore le mérite de prévenir ou d'arrêter la diarrhée chez les veaux.

— Nous ne lui soupçonnions pas cette propriété. Nous savions que dans certaines localités, il est d'usage de pousser à l'engraissement des veaux en leur administrant quelques cuillerées d'huile de foie de morue, d'empêcher la diarrhée avec une décoction de grand plantain ; nous savions le bon parti que l'on tire des infusions de foin coupées avec du lait ; nous savions d'autres recettes encore, mais pour ce qui regarde la soupe au pain et aux orties, c'est du nouveau pour votre serviteur. Nous ne manquerons pas de donner à cette nouveauté les honneurs de la publicité.

La confection de la soupe, pour les veaux et pour la plupart des autres animaux de la ferme, est certainement excellente ; mais comme elle exige de grands frais de manipulation, quand on agit sur de grandes masses, nous ne pouvons la recommander d'une manière générale. La cuisson pure et simple, soit à la vapeur soit à l'eau, des aliments destinés au bétail, remplace avantageusement les soupes pour les sujets adultes, et nous voudrions la voir plus souvent employée.

Il ne faut pas croire pour cela qu'il faille de grands frais d'installation. On nous vend des appareils complets de cuisson à vapeur ; mais leur prix élevé ne les rendent accessibles qu'aux grands propriétaires, et ce ne sont pas ces appareils coûteux que nous voulons recommander aux cultivateurs peu fortunés.

Un chaudron à sucre ou à lessive et une futaille cerclée en fer, forment un excellent appareil, peu coûteux, dont tout le monde peut se pourvoir. Le chaudron est placé sur un fourneau ordinaire, et la futaille est posée par-dessus, de manière à lui servir de couvercle. Le fond de cette futaille est percé d'un certain nombre de petits trous ; la partie supérieure est fermée exactement par un couvercle percé d'un seul trou par lequel s'échappe une partie de la vapeur ; il faut aussi introduire une tige de fer quand on veut s'assurer du degré de cuisson où sont arrivées les matières.

Le chaudron est rempli aux trois-quarts d'eau, le tonneau reçoit les racines ou les autres aliments à cuire ; on ointe les parties mobiles et on met le feu sous le chaudron. L'eau ne tarde pas à bouillir, la vapeur formée s'introduit dans la futaille par les trous du fond et opère la cuisson. Alors on ouvre une petite porte ou clapet pratiqué dans le côté du tonneau à peu de distance du fond et les racines tombent dans unauge où on les écrase avec un pilon.

On peut cuire 12 ou 15 minots à la fois et l'opération ne dure que quatre ou cinq heures. La dépense de combustible peut être évaluée à 8 ou 10 sous pour chaque cuit.

Cet appareil rustique n'est pas aussi économique que les grands appareils construits par les manufacturiers. Il dépense plus de combustible et ne fonctionne pas aussi facilement ; mais il a le mérite d'être à la portée de tous, et ce mérite n'est pas mince.

L'économie est une question importante. Souvent nous

avons entendu les cultivateurs nous dire qu'ils amélioreraient bien leurs procédés, si les améliorations ne coûtaient pas aussi cher. Voilà une amélioration qui n'entraîne presque aucune dépense et qui permet de nourrir mieux les animaux avec une moindre quantité de nourriture. Si ce n'est pas là de l'économie nous ne savons plus où la trouver. Et remarquons bien que tout ce que nous avançons ici a été depuis longtemps sanctionné par la pratique. Un propriétaire avait pris l'habitude de faire cuire l'avoine destinée à ses chevaux, et parvint ainsi à réduire leur ration de moitié, non-seulement sans préjudice, mais encore avec un avantage réel pour leur entretien.

REVUE DE LA SEMAINE

Le Souverain-Pontife reçoit sans cesse de nouvelles preuves de l'attachement que lui portent les catholiques. Dans sa captivité, au milieu des douleurs et des injures que lui font subir le révolutionnaire de l'Italie, son cœur paternel est délicieusement réjoui par ces preuves de sympathie et de respect. Le 28 octobre dernier, il adressait aux catholiques d'Allemagne une de ces lettres remplies de tendresse, comme lui seul sait en écrire, en réponse à l'adresse qu'il a reçue d'eux. Dans cette réponse, l'auguste Pie IX recommande ses Fils bien-aimés à la miséricorde de Dieu et exprime l'espoir que son secours tout puissant les aidera dans le combat que les courageux enfants de l'Eglise sont obligés de soutenir contre l'impiété. Il termine en leur accordant à eux et à tous leurs associés la bénédiction apostolique.

Le même jour, il accordait audience à environ quatre-vingt personnes; pour chacune d'elles il eut quelques paroles bienveillantes. L'un des assistants lui ayant demandé jusqu'à quand durerait le triomphe des impies et l'oppression de l'Eglise par ses ennemis, le Saint-Père lui a répondu dans les termes suivants :

« Nous avons tous péché, et ce qui arrive aujourd'hui n'est qu'un châtimeur de nos fautes. Nous devons donc nous résigner à la volonté du Très-Haut, avec la persuasion que Dieu se laissera enfin toucher par les prières de son peuple. Prions donc sans cesse; le Père des miséricordes aura pitié de nous et délivrera bientôt la Ville-Sainte de ses oppresseurs. Prions pour les bons, afin qu'ils persévèrent dans la voie du bien; prions pour les méchants, afin qu'ils reconnaissent leurs égarements et reviennent au bercail du Bon Pasteur. Ce n'est pas seulement pour la ville de Rome qu'il faut prier, mais pour le monde entier, car partout le mal fait d'effrayants progrès.

« En France, l'impiété, un instant comprimée, cherche à relever la tête. En Allemagne, l'hérésie fait plus d'efforts que jamais pour opprimer la religion chrétienne et s'agrandir sur ses ruines. Mais, ce qui est encore plus malheureux, c'est que les gouvernements favorisent ce mouvement impie. En Russie, en Espagne, en Suisse, partout, en un mot, la révolution cherche à triompher et à entraîner la société dans un abîme de maux. Que deviendrons-nous donc si Dieu vous abandonne ? Ah ! mes enfants, adressons-nous à lui, pour qu'il nous sauve et couvritise les âmes égarées qui courent à leur perdition éternelle. Je vous bénis vous et vos familles. Puisse cette bénédiction vous encourager dans le bien et attirer sur vous et sur vos enfants les faveurs célestes ! »

Cette peinture du monde faite par Pie IX est parfaitement exacte. Ah ! l'Auguste Chef de l'Eglise connaît bien la société au milieu de laquelle il vit; il connaît bien ses ten-

dances; il voit de son œil vigilant les flots toujours grossissants de l'impiété et montre au catholique l'ancre qui le sauvera du naufrage. Cette ancre, c'est la prière.

Dans la position élevée où il se trouve placé et éclairé par la Divine lumière, Pie IX saisit toutes les clameurs de l'impiété et leur donne la signification qu'elles doivent avoir. Les maximes perverses sont ordinairement présentées sous les dehors les plus attrayants, elles ont presque tous les dehors de la vérité et réussissent trop souvent à tromper les peuples. Pie IX fait disparaître le faux brillant, démasque l'alliage et met à découvert les pièges tendus à la foi des nations. Ah ! si l'on écoutait toujours d'une oreille attentive et soumise la voix qui crie du haut du Vatican, l'erreur n'oserait pas montrer sa tête hideuse; dès demain, aujourd'hui même elle s'enfermerait honteuse et retournerait à son fumier. Mais on ne l'a pas voulu; on a fermé l'oreille aux saints enseignements de l'Eglise personnifiée dans le Pape et l'erreur parcourt la terre en vainqueur, gangrenant la société jusqu'à la moëlle des os.

Dans une causerie précédente, nous disions que l'ordre ne peut sortir du désordre. Nous en avons une nouvelle preuve dans la zizanie qui s'élève en ce moment dans le camp de l'impiété. Mazzini, l'âme de la Révolution, condamne la Commune et l'Internationale; Garibaldi, le voleur de grand chemin, au contraire prend fait et cause pour ces deux producteurs de l'enfer. Il y a guerre ouverte entre ces deux perturbateurs, entre ces deux ennemis de l'Eglise et de la vérité. C'est un fait digne d'être noté et les catholiques doivent y voir l'aurore du triomphe du bien suivant cette parole que tout royaume divisé contre lui ne peut subsister. C'est la révolution qui a fait la situation actuelle du Saint-Père; son anéantissement sera donc une victoire immense remportée par l'Eglise du Christ.

En France, le fait le plus important est toujours la réorganisation de l'enseignement. Les ennemis de l'Eglise savent que la religion est la base de toute société, ils savent que si les peuples ont conservé quelques convictions religieuses, ils les ont prises dans l'enseignement; ils savent surtout que s'ils peuvent enlever l'éducation de la jeunesse des mains de l'Eglise, et s'ils peuvent l'accaparer, leur œuvre infernale aura fait un pas immense. Ainsi prennent-ils tous les moyens possibles pour y arriver.

Aujourd'hui leur mot d'ordre est de répéter sur tous les tons que le patriotisme est incompatible avec la religion et que les écoles religieuses sont incapables de former les citoyens. La raison qu'ils en donnent sont que les congrégations religieuses s'inspirent d'une religion (la religion catholique qui, tendant à la fusion des peuples, efface la frontière des nations, et par suite affaiblit l'amour de la patrie.

Les libres-penseurs blâment surtout la religion de prêcher le respect à l'autorité. Or, c'est précisément le manque de respect à l'autorité qui fait la faiblesse de la société actuelle. La jeunesse est dévorée par l'indépendance, et ils voudraient donner un nouvel aliment à ce désordre.

Autrefois la France était le pays le plus religieux de la terre; mais aussi quel patriotisme, quel esprit chevaleresque n'y voyait-on pas ? Les soldats français étaient les premiers soldats du monde. Son drapeau flottait en vainqueur sur les plages de ses ennemis qui alors étaient les ennemis de la foi.

Maintenant c'est bien différent, la race des Français a perdu sa foi; mais en même temps elle s'est abâtardie, son courage et son patriotisme se sont affaiblis et ses armées n'ont pu résister à l'invasion étrangère. Ces Allemands qui naguères encore tremblaient sous le regard de la France, ont

vaincu le peuple irrégulier et ramolli par l'impunité, ils l'ont tenu sous le talon de leur botte. Ah! si la foi de la nation française avait été plus ferme la résistance n'aurait-elle pas été plus énergique et plus tenace. Souvenons-nous de Jeanne-d'Arc et de Charles VII.

Dans la dernière guerre même, qui ont été les plus fidèles de la religion? Ne sont-ce pas les plus fidèles à la religion? ne sont-ce pas les soldats bretons? ne sont-ce pas les héroïques zouaves pontificaux? Il y avait dans l'armée française des impies, des garibaldiens, devant l'ennemi ils n'étaient que des lâches.

Les ennemis véritables de la patrie ne sont pas dans les rangs de la religion; mais bien dans ceux de l'impunité, de l'internationalité et de la franc-maçonnerie.

Dans notre Législature locale, les choses semblent aller pour le mieux. Depuis notre dernière revue, nous avons à enregistrer des faits importants. La séance de vendredi a vu paraître l'exposé financier de l'Hon. M. Robertson. Suivant l'Hon. Ministre notre situation serait enviable. Si nous ne sommes pas riches, nous sommes du moins dans une ère de progrès qui ramènera bientôt la prospérité dans nos affaires publiques. Nous le désirons ardemment, car la prospérité dans nos finances gouvernementales verra sans doute la prospérité pour toute la population. Notre situation s'améliorera, les industries se créeront, l'agriculture et le commerce prendront un nouvel essor.

La séance du 27 ne tiendra pas une grande place dans nos annales parlementaires et nous la passons sous silence.

Celle du 28 a été très-intéressante pour ceux qui se trouvent satisfaits de la concision et de l'abondance des discours. Les débats ont été beaucoup plus longs et plus vifs que ne le méritaient l'importance de la question. Il s'agissait tout simplement d'une erreur de nom dans la pétition présentée par M. Robillard contestant l'élection de M. Louis-Napoléon Le Cavalier. Les avocats ont trouvé l'occasion belle et ils s'en sont donnés à qui mieux mieux. Ce sont les avocats qui ont perdu la France nous dit-on, serions-nous par hasard exposés aux mêmes inconvénients. De grâce moins de paroles et plus d'actes. Nos affaires ne s'amélioreront pas avec des fleurs de rhétorique. L'importance des discours comme ils le font doit se mesurer à celle des sujets. Une bagatelle n'exige qu'un mot et les pertes de temps sont toujours déplorables.

Dans la séance du 29, le budget est de nouveau venu sur le tapis, il y eut alors une discussion assez vive entre MM. Holton et Joly d'un côté et les Hon. Chauveau et Robertson de l'autre.

Le 30, un sujet important a été amené devant la Chambre. Il s'agissait de voter les subides pour les dépenses de l'Instruction publique. Le gouvernement a réparti les dépenses de la manière suivante :

Education supérieure.....	\$ 71 000
Écoles communes.....	145 000
Municipalités pauvres.....	8,000
Écoles Normales.....	42,500

M. Joly, en parlant des inspecteurs des écoles a prétendu que l'argent donné à ces messieurs était mal employé.

L'Hon. M. Chauveau a répondu à M. le député de Lotbinière, lui démontrant que les inspecteurs qui s'acquittent consciencieusement de leur mission, rendent de grands services à la patrie.

MM. Laberge, Marchand, Molleur et Pelletier de Bellechasse, se sont montrés hostiles au système actuel; M. Cassidy, Fortin, Mainhot, Méthot, Picard, Surdars et Sawyer, l'ont soutenu.

Le 1er décembre la Chambre s'est formée en comité des subides pour l'adoption des sommes suivantes affectées à l'agriculture, la colonisation et l'immigration :

Sociétés d'agriculture, etc.....	\$50,000
Bureau d'agriculture.....	4 000
Écoles d'agriculture.....	2 400
Immigration.....	20,000

Si nous avions quelques suggestions à faire sur ces dépenses, nous ne pourrions pas dire qu'elles sont trop élevées. Le gouvernement est convaincu de l'importance de l'agriculture, de la colonisation et de l'immigration dans notre prospérité générale. Tous les membres influents de notre Législature quelle que soit de reste leur couleur politique ont la même conviction, et cela ne nous surprend pas parce que tous sont animés du plus pur patriotisme. Ils peuvent avoir une opinion différente sur l'emploi des sommes votées; mais cette divergence même est une preuve de patriotisme.

Le Conseil d'Agriculture

Lors de l'assemblée du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec, tenue à Québec les 17 et 18 novembre dernier, entre autres résolutions, il en a été adopté deux dont l'importance est si grande, que nous croyons utile de les rapporter ici pour l'instruction de nos lecteurs.

L'une d'elle se rapporte au drainage, et fut proposée par M. Browning secondé par M. Rosa. Elle est ainsi conçue :

« Considérant l'immense importance du drainage sous terre comme un moyen pressenti d'améliorer la culture des terres, importance reconnue par les agronomes les plus expérimentés de tous les pays, et par les gouvernements qui se sont empressés d'encourager l'introduction du drainage, le Conseil d'Agriculture est d'avis qu'une humble requête soit adressée au Parlement, le priant de vouloir bien octroyer une somme de QUATRE MILLE PIASTRES, qui serait mise à la disposition du Conseil d'Agriculture, pour l'aider à l'établissement de manufactures de tuyaux de drainage et autres industries y attachées. — Adopté. »

Le drainage, comme on le sait, consiste à pratiquer dans soi des fossés à des distances convenables, à en garnir le fond de pierres ou de tuyaux de poterie puis à remplir complètement ces fossés avec la terre qu'on en avait d'abord retirée, de manière que la charrue et les autres instruments aratoires puissent fonctionner avec facilité dans toute l'étendue du champ, sans être exposés à déranger les travaux.

Le drainage est de tous les modes d'assainissement le plus complet et le plus parfait. Il égoutte convenablement les terres, sans cependant les dessécher; augmente leur fertilité; ajoute à l'action fertilisante des engrais; facilite l'exécution des travaux culturaux et permet de faire disparaître tous les fossés et les rigoles qui sillonnent les champs en tous sens dans les sols humides.

Ce mode d'égouttement est donc une des améliorations les plus profitables que l'on puisse faire subir à notre agriculture nationale, et nous félicitons cordialement le Conseil d'avoir su prendre l'initiative dans cette question importante. Malheureusement la confection du drainage est une opération coûteuse que bien peu de cultivateurs peuvent entreprendre. On doit donc diminuer les charges qui entravent cette excellente amélioration, et pour cela quatre mille piastres n'est pas une somme trop forte. Seulement nous pensons que cette somme pourrait être employée plus avantageusement que pour l'établissement des manufactures de tuyaux de drainage.

Le drainage au moyen des tuyaux est certainement excellent ; mais celui en pierres ne l'est pas moins, et les quatre mille piastres produiraient sans doute de meilleurs résultats si elles étaient distribuées directement aux cultivateurs qui font de l'assainissement au moyen des canaux souterrains. Dans ce cas-ci ce ne sont pas précisément les manufacturiers que l'on doit encourager, mais le draineur lui-même. Que l'on prenne les moyens les plus propres à assurer le meilleur emploi de l'aide que l'on voudra bien distribuer, nous n'y voyons que des avantages ; mais que, par crainte des abus, on favorise directement les manufactures de tuyaux de drainage, c'est certainement manquer le but.

Cette réserve étant faite, nous espérons ardemment que notre Législature voudra bien satisfaire à cette juste demande du Conseil. Augmenter la force de production du sol, améliorer par cela même la situation du cultivateur, est un noble but et le Gouvernement qui prendra les moyens d'y atteindre, méritera la reconnaissance de toute la population. Nous serions le premier à célébrer les louanges de ce bienfaiteur public, quelque soit du reste sa couleur politique.

La seconde résolution dont nous voulions entretenir nos lecteurs a pour objet les journaux agricoles. Elle a été proposée par M. L. Beaubien secondé par M. J. DeBiois, et est ainsi conçue :

“ Que le secrétaire reçoive instruction de se mettre en rapport avec l'Hon. Ministre de l'Agriculture, pour s'informer si son département voudrait bien se charger, et à quelles conditions, de publier un journal agricole illustré hebdomadaire à 7000 exemplaires, 8 pages in quarto, et combien par mille exemplaires additionnels. Adopte. ”

Si nous comprenons bien la teneur de cette résolution, le conseil aurait donc l'intention de créer un nouveau journal d'agriculture. Il oublie donc qu'il y a déjà trois publications de ce genre dans la Province de Québec. De ce nombre, une a jusqu'à ce jour reçu le patronage du Conseil, les deux autres ont été laissées à leurs propres forces. La première a-t-elle été plus intéressante que ces dernières ? a-t-elle eu un meilleur enseignement ? s'est-elle dévouée plus franchement à la cause agricole ? Tout lecteur impartial répondra négativement. Ne devons nous pas craindre le même sort pour le journal dont on projette la formation ?

La classe à laquelle s'adresse le journalisme agricole lit plus qu'autrefois, il est vrai ; mais ne lit pas autant que les classes plus fortunées. Le propriétaire d'une publication agricole fait peu de profits, que disons-nous, il rassemble à peine les deux bouts à la fin de l'année, et il a besoin d'une forte dose de courage et de dévouement pour se soutenir. Sans rien dire de trop, nous pouvons avancer que la publication d'un journal d'agriculture est une œuvre plus patriotique qu'aucune autre. L'homme qui s'y dévoue sait d'avance quel sort l'attend ; mais il espère dans l'avenir et dans l'excellence de la cause qu'il défend.

Ce dévouement devrait commander la sympathie de tous nos hommes d'Etat. Cependant tel n'est pas le cas. Non-seulement on nous refuse cette sympathie qui nous aiderait à supporter la gêne et poursuivre notre marche ; mais encore on nous entrave par les plus mesquines jalousies.

La *Gazette des Campagnes* a déjà donné des preuves assez convaincantes de son patriotisme ; son dévouement est connu et en disant cela nous ne sommes que l'écho de l'opinion publique. Le Conseil ne devrait-il pas l'aider de son influence et même de ses deniers ? Elle a quelquefois différé d'opinion avec lui ; elle a cru dans certaines circonstances adopter d'autres moyens de servir la cause agricole. Le Conseil devrait-il lui en garder rancune ? Si les moyens

adoptés sont différents, le patriotisme est le même.

Le Conseil a peut-être le désir de monopoliser le dévouement et de se créer un organe qui l'approuvât dans toutes ses actions. Si une telle chose arrivait, ce serait déplorable et les vrais intérêts du cultivateur seraient bien des fois sacrifiés, même avec les meilleures intentions possibles.

Maintenant qu'il nous soit permis d'émettre une opinion. Le *Journal d'Agriculture*, la *Semaine Agricole* et la *Gazette des Campagnes* peuvent tous trois faire un bien immense si on leur en donne les moyens. Chacune de ces publications représentent les intérêts de leurs localités respectives. Ces localités ont toutes un droit égal dans le partage des deniers publics et ne doivent pas en être frustrées. Les cultivateurs du bas du fleuve ne sont pas des parias ; ils font partie de la famille canadienne et comme tels ils peuvent exiger que l'on compte avec eux. Ce n'est pas, nous l'avouons, l'habitude de nos hommes d'Etat de satisfaire aux justes demandes de notre localité, la formation du Conseil d'agriculture en est la preuve. Mais il est temps encore d'adopter une meilleure ligne de conduite et de faire oublier l'espèce d'ottracisme dont nous avons été victime. Que nos amis se mettent à l'œuvre, qu'ils travaillent ardemment à notre cause qui est aussi la leur et ils réussiront.

La *Semaine* dont St. Hyacinthe est le centre et qui a pour organe le *Journal d'Agriculture*, et celle de Montréal représentée par la *Semaine Agricole* ont les mêmes droits que nous ; mais pas plus que nous.

Que le département de l'agriculture au lieu de satisfaire complètement à la demande du Conseil lui octroie une certaine somme pour aider les publications agricoles déjà existantes et le résultat sera certainement meilleur. Dans ce cas nous voudrions que la somme fut partagée également. Comme l'on voit l'égoïsme n'entre pas dans notre calcul, nous ne demandons qu'une part. D'autres avant nous ont demandé plus et ils l'ont obtenu ; mais cette conduite n'est pas assez noble pour que nous ayons le désir de l'adopter.

On peut y mettre certaines conditions, afin d'assurer le bon emploi de l'octroi ; mais qu'on laisse à chacun la liberté de choisir les moyens les plus propres à servir la classe des cultivateurs. Les publications agricoles ne sont pas des journaux politiques et les questions qui ne touchent pas aux intérêts de l'agriculture ne sont pas de leur ressort ; le gouvernement n'a donc rien à craindre de ce côté. Elles pourront même aider le Conseil de leurs avis, les améliorations marcheront sans doute avec plus de rapidité et l'argent public aura un meilleur emploi qu'il n'a eu jusqu'à présent.

Des industries dans leur rapport avec l'agriculture

Notre agriculture nationale est en souffrance ! Qui en doute ? Personne. — Tout le monde reconnaît que notre sol pourrait produire des récoltes plus abondantes et nourrir un plus grand nombre d'individus. Le Canada couvre une étendue considérable de terrain, son climat est favorable à la plupart des plantes cultivées, et cependant la population est clair-semée ; l'émigration prend depuis quelques années des proportions effrayantes. Toutes les semaines, plusieurs personnes laissent le pays pour aller gagner sur la terre étrangère le pain que leur refuse le sol qui les a vus naître.

Le dernier recensement nous a démontrés à quel degré s'est effectuée cette émigration incessante. Dans l'espace de dix ans, la population de la Province de Québec ne s'est augmentée que de 80,000 âmes. Dans certains comtés, elle est même plus faible aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1861. Nos gouvernements voient la chose, la déplorent, et ne peuvent

et remédier. Ils dépensent des sommes relativement énormes pour rapatrier nos Canadiens émigrés, et attirer chez nous le flot de l'immigration étrangère. Cependant le mal ne va qu'en augmentant.

Pourquoi le Canadien délaisse-t-il sa patrie ? pourquoi va-t-il donner à l'étranger ses forces et son énergie ? L'amour des voyages peut y être pour quelque chose ; mais avouons qu'une nécessité impérieuse en est la principale cause. Le Canadien aime son sol natal, et c'est le cœur navré de douleurs et les yeux baignés de larmes qu'il dit adieu à sa patrie. L'amour paternel, le désir de satisfaire aux besoins pressants de sa famille l'emportent sur son patriotisme.

Se procurer les choses nécessaires à la vie, se créer un certain bien-être, voilà donc le grand mobile qui pousse à l'émigration. Donnons de l'occupation aux bras inactifs, un aliment à l'énergie de notre population, et elle n'émigrera plus.

Pour cela deux grands moyens se présentent à l'économie, améliorer l'agriculture et créer l'industrie nationale.

Les améliorations agricoles sont intimement liées à la création des industries. Les unes ne vont pas sans l'autre. En Europe, ces deux moyens sont connus et pratiqués depuis longtemps. Aussi que de richesses amoncées dans cette partie du monde. La terre nourrit vingt fois plus d'individus qu'ici à surface égale, et l'émigration y est comparativement plus faible qu'en ce pays.

De toutes les industries, les plus intimement unies à l'agriculture sont celles qui lui demandent leurs matières premières et lui restituent une certaine quantité de résidus. La fabrication du sucre de betteraves, les distilleries de grains et de racines, et les fuceries, se classent dans cette catégorie.

Nous avons déjà démontré dans un écrit précédent que les améliorations de l'agriculture ne sont possibles qu'avec de l'engrais. Or, pour avoir de l'engrais il faut du bétail et beaucoup de bétail. Ce bétail nous l'abondamment donnera des produits considérables, en lait, en viande et en laine. C'est une chose digne de remarque que dans les pays où existent les industries que nous venons de nommer, l'élevage et l'éducation des animaux se font sur une immense échelle. Le bétail y est amélioré, reçoit une nourriture abondante et produit avec une égale abondance.

Le cultivateur donne à l'industrie des betteraves pour la fabrication du sucre, ses patates et ses grains, pour les brasseries, les distilleries et les fuceries. L'industrie en retour devient un débouché sûr et constant, lui paie ses produits un prix suffisant et lui donne encore les pulpes, la drêche, substa- ces très-favorables à l'alimentation du bétail.

Les pulpes favorisent la production du lait et la drêche convient surtout aux animaux à l'engrais ; toutes constituent la nourriture la plus économique que puisse recevoir le bétail.

Dans ces conditions la richesse agricole et manufacturière s'accroît rapidement. Les bras, trouvant dans l'industrie et la culture une occupation soutenue, ne vont pas s'offrir au spéculateur étranger et gardent leur capital de force et d'énergie pour les besoins de la patrie.

Parmi les industries, celle de la fabrication du sucre de betteraves est une des plus importantes.

Ce fut une nécessité politique qui engagea Napoléon I à encourager la création des sucreries de betteraves. Le blocus continental mettait le désarroi dans le commerce des sucres. Napoléon voulut doter la France d'une industrie nouvelle et importante qui put la soustraire au monopole étranger. Il y employa toute son influence et des sommes

immenses ; mais il voulait atteindre son but et il a réussi.

Commencée en 1806, la fabrication du sucre comptait 340 établissements en 1858, lesquels ont fabriqué en cinq mois près de 220 millions de livres de sucre.

En 1812, le prix de revient du sucre de betteraves était d'un écu la livre. Mais l'industrie était alors dans son enfance. Les améliorations des procédés de fabrication n'ont pas cessé depuis cette époque, et, aujourd'hui le sucre ne revient qu'à 5 ou 6 sous la livre.

Sous l'impulsion de cette industrie l'extension de la culture des racines prendra en Canada de plus grandes proportions, et exercera une immense influence sur toute l'ensemble de l'économie rurale. Elle équilibrera les récoltes, obviendra aux intempéries, et assurera les résultats généraux de la culture. Au point de vue social, elle donnera de la sécurité au travail et la suffisance du salaire qui seuls peuvent rattacher l'ouvrier au sol natal.

Que nos gouvernements étudient bien cette question importante ; qu'ils n'y aillent pas par quatre chemins, qu'ils favorisent la création de ces industries, qu'ils les protègent, qu'ils les exonèrent au besoin de certains impôts et le pays se transformera comme par enchantement. L'exemple des pays étrangers est là pour nous en fournir une preuve convaincante.

Le vénérable doyen de l'agriculture, M. Darblay, l'aîné, disait de l'industrie : " Elle n non-seulement l'effort d'améliorer et d'accroître la production du sol, mais elle est encore pour les ouvriers ruraux une bonne fortune. Elle leur donne une idée de l'influence de la science et de l'excellence des machines ; elle relève à la fois leur intelligence et leur dignité "

Avec le sol et le climat que nous possédons, nul ne peut prévoir à quel degré de prospérité arriverait notre agriculture nationale si l'on comprenait enfin toute l'influence de l'industrie sur les améliorations agricoles.

Ce que nous disons pour les sucreries de betteraves s'applique en grande partie à toutes les autres industries agricoles. Nous demandons à l'étranger la plupart de nos produits manufacturés, et nous faisons même fabriquer par nos voisins des produits dont nous leur fournissons les matières et qu'il nous serait si avantageux de fabriquer nous-mêmes.

Nous aurions besoin pour cela d'hommes entreprenants, et ils nous font défaut. Espérons que les esprits sérieux s'occuperont de cette importante question et que l'établissement des industries agricoles qui n'est encore qu'à l'état de projet deviendra bientôt une réalité pour le plus grand avantage de notre bien-aimée patrie.

Prix des marchés

D'ici à l'ouverture de la navigation, nous cesserons de publier le *price des marchés*. Ces prix variant actuellement suivant le plus ou le moins de vendeurs sur nos marchés, les cultivateurs ne pourraient réellement pas y compter pour la vente de leurs produits.

— Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'avis concernant notre littérature, et publié sur la première page du No. 7 de la *Gazette des Campagnes*.

Le passage

Suite et fin

10 *Effet des parasites*.—Quant aux animaux parasites qui vivent à la surface du corps de l'animal, nous ne les trouvons guère que sur des animaux négligés sous le rapport des soins

de propreté. Les parasites que nous rencontrons sur nos grands animaux domestiques sont particulièrement les poux et les acariens. Les premiers vivent, comme on sait, à la surface de la peau et les seconds dans l'épiderme, dans lequel ils se creusent des sillons (gale).

La présence de ces êtres parasites doit donc beaucoup incommoder les animaux sur lesquels ils ont élu domicile, et si ces produits vivants viennent ajouter leurs effets à l'irritation produite par les matières étrangères, les phénomènes subséquents seront évidemment plus d'intensité.

11. Avantages du pansage. — Si la malpropreté amène des accidents assez nombreux et des maladies que nous venons de rappeler en partie, le pansage obvie à presque tous ces inconvénients, et pas à tous; il en résulte que c'est une opération des plus importantes au point de vue de l'exploitation des animaux domestiques. Cette opération amène un sentiment de bien-être chez les animaux que l'on y soumet; elle les débarrasse, les rend plus gais, plus dispos et plus propres à exécuter les divers services que nous en exigeons. La complaisance avec laquelle beaucoup d'animaux se prêtent au pansage et les diverses positions qu'ils prennent pendant sa durée prouvent qu'ils en ressentent des effets bienfaisants.

12. Objection. — *Ressources des animaux dans l'état naturel.* — A l'importance que nous attribuons au pansage, on pourrait objecter qu'à l'état de nature les animaux ne sont pas pansés et que cependant l'on voit rarement survenir chez eux les accidents que nous avons signalés.

Tout cela est vrai, mais ces animaux sont libres; ils sont exposés à toutes les vicissitudes atmosphériques; les vents les plus nets yent leur peau; ces animaux se frottent sur la sabbie, sur la terre dure, se frottent contre les arbres, les rochers, et suppléent ainsi, jusqu'à un certain point, au pansage. Ajoutons que certains d'entre eux se rendent des services mutuels et il en résultera de tout cela une propreté suffisante.

13. Besoin de propreté du porc. — Certains animaux ont les eaux fluviales à leur disposition. Le porc, à l'état de nature, se vautre dans les marais pour se nettoyer les teguments; il en fait le besoin impérieux parce que l'extrême rigidité de sa peau, la chaleur et le prurit dont elle est habituellement affectée, l'obligent à rechercher la fraîcheur et l'humidité. Si par fois il se vautre dans le purin, dans la boue, c'est parce qu'il n'a rien à sa disposition; mais ce n'est pas, comme on le dit souvent, parce qu'il se compare dans les marais. Le porc de sa nature est propre; mais réduit à la domesticité, il ne trouve que rarement de l'eau pure à sa disposition, et il est forcé de se vautre dans le premier liquide venu.

14. Pansages quotidiens du cheval. — Généralement le pansage est négligé par les personnes qui exploitent les animaux; cependant le cheval est privilégié sous ce rapport; on lui accorde généralement un pansage par jour, mais cela n'est pas suffisant. Pour les autres espèces, il est généralement négligé. — Souvent même, on se relâche à l'égard du cheval au moment où le travail agricole est pressé, aux époques du printemps et de l'automne, parce que les domestiques et les animaux doivent travailler de bonne heure; mais ce qu'on néglige en temps est bien peu de chose en comparaison de l'importance de cette opération.

15. Résultats. — Pour les exploitations où les pansages sont observés, on voit des individus reflétant les signes de la santé bien plus qu'ailleurs; chez eux, les fonctions de la digestion et de la circulation se font régulièrement; le poil est lisse et lustré, ce qui est un indice de l'exécution régulière des fonctions cutanées; là où les pansages sont négligés, on remarque un poil mat, un peu piqué, indiquant une santé moins parfaite. Enfin, là où l'on néglige ainsi la litière, où les animaux sont forcés de se coucher dans leurs excréments, il se développe aux membres postérieurs une affection qui ressemble à ce qu'on appelle les «aux aux jambes du cheval».

16. Pansage du bœuf. — Nous n'avons pas à nous occuper ici des procédés et instruments employés pour panser les chevaux, mais, avant de terminer ce chapitre, nous dirons quelques mots sur le pansage du bœuf.

Ici on se montre toujours avare de soins de propreté pour cette espèce domestique. On voit bien cependant dans

quelques exploitations panser les bêtes à cornes, mais on est bien loin de leur donner sous ce rapport tous les soins suffisants. Dans la plupart de nos fermes, ces animaux ne sont pas pansés durant toute la période de stabulation; aussi nous les trouvons alors recouverts d'une épaisse couche de poussière, traversés par des demangeaisons presque continuelles, souvent aussi infestés de parasites qui les font dépérir et dont ils ne se débarrassent qu'au printemps dans les pâturages où ils trouvent des arbres contre lesquels ils peuvent se frotter.

17. Pansage quotidien. — Nous admettons que le bœuf n'a pas besoin d'être pansé aussi régulièrement que le cheval, car chez lui les fonctions cutanées ne sont pas aussi actives, mais on devrait au moins le panser une fois par jour.

18. Instrument spécial au bœuf. — Lorsque l'on pansé le bœuf, on le fait dans nos contrées, à l'aide de Pétrille, de la brosse et du bouchon de paille. Ces instruments ne peuvent pas toujours s'employer sur tous les sujets de l'espèce bovine. Ainsi, par exemple, la vache laitière, dont les formes sont généralement sèches, anguleuses, ne peut guère être pansée à l'aide de Pétrille, car souvent cette boussole est confiée à des domestiques plus ou moins maladroitement qui blessent les animaux.

Dans quelques pays et notamment dans le Lyonnais, on pansé les bêtes à cornes avec un instrument semblable à celui dont on se sert pour carder la laine; nous désirerions voir employer cet instrument chez nous de préférence à la brosse, parce qu'il facilite beaucoup le pansage et nous sommes persuadé qu'on retirerait des avantages réels, comme de tout pansage bien fait du reste; le bœuf s'entretenir trait en meilleur état avec la même quantité de nourriture; le rendement de toute nature, serait plus considérable et les produits seraient surtout de meilleure qualité.

Nous espérons que les personnes qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas attaché une aussi grande importance au pansage, comprendront enfin qu'on ne peut négliger cette opération sans subir des pertes plus ou moins importantes, et qu'elles éviteront celles-ci en pansant désormais leurs animaux avec soin et régularité.

Ray-Grass

On nous demande des explications sur le ray-grass que nous avons recommandé pour les mélanges avec le trèfle dans la formation des prairies.

Le ray-grass qui a pour nom français *terre-vivace*, est une plante très commune en France et en Angleterre. Elle appartient à la classe des graminées et à quelque ressemblance avec le seigle et le caméléon. En Canada elle est encore peu connue, mais on l'emploie dans quelques endroits pour la formation des bords de verdure.

M. Wm Evans, marchand grainetier à Montréal, vend de la graine de ray-grass de très-bonne qualité.

Petite chronique

Voici quelques chiffres instructifs que nous donne la *Revue d'économie rurale, sur l'agriculture aux Etats-Unis*, empruntés au dernier ouvrage de M. David Wells, ancien correspondant général aux Etats-Unis. M. Wells évalue la propriété mobilière et immobilière des habitants des Etats-Unis à 23 milliards 400 millions de piastres, et la production annuelle à 6,525 000 000. Dans la période décennale 1859-1870, la richesse nationale s'est accrue de 9,216,781,372 piastres. La population des Etats-Unis se monte actuellement à 39 millions d'âmes; d'après M. Wells, il n'y a dans ce nombre que 12,870 000 producteurs, parmi lesquels l'agriculture en occupe 6,435 000, qui donnent une production annuelle d'au moins de 3,282,930,000 piastres.

L'agriculture dans ce pays sera encore longtemps la principale branche d'industrie, et la source première de la richesse nationale, si l'on considère le grand nombre de chemins de fer nouveaux qui traversent les régions sauvages les plus lointaines, la grande quantité de canaux et de rivières navigables, l'immensité des domaines en friche, qui appartiennent

nent au gouvernement et sur lesquels il est alloué gratis à chaque nouveau colon 150 acres en toute propriété; si l'on réfléchit enfin au développement croissant de l'émigration européenne qui amène tous les jours un grand nombre de colons nouveaux vers les Etats-Unis.

— Nous apprenons par la *Revue d'économie Rurale* de Paris, que depuis quelque temps les blés se trouvent dans la même situation; il ne se produit ni hausse ni baisse, ce qui démontre bien clairement que le déficit réel de la récolte n'est pas aussi considérable qu'on a voulu le faire croire. Il est cependant certain que le prix des blés n'a pas atteint ses dernières limites, car les blés d'importation vont s'écouler peu à peu, et il sera difficile de les remplacer pendant l'hiver.

Deux graves questions, dit ce journal, doivent en ce moment sérieusement préoccuper les esprits: nous voulons parler de la crise monétaire et de besoins de blés que nous avons, besoins qu'il faudra satisfaire à l'étranger. Or, ces deux questions sont plus étroitement liées qu'on ne le suppose en général, car la disette des blés rend encore nécessaire l'exportation du numéraire; les grains ne se soldent pas avec du papier dans les pays de production. Ces faits démontrent clairement que l'on devrait un peu plus s'occuper d'agriculture et ne pas s'appliquer autant à satisfaire de mesquines veilles politiques ou une ambition personnelle; la politique appauvrit non seulement un individu, mais même les nations, lorsqu'elle ne respire que l'égoïsme ou de fausses ambitions; la politique excite les intrigues, méconnaît le vrai mérite; souvent elle conduit à des révolutions terribles.

L'agriculture, au contraire, moralise les peuples et les enrichit. Avec une bonne agriculture, nous n'aurions jamais la plus petite crise alimentaire, et nous ajouterons même que l'industrie et le commerce se trouveraient dans la situation la plus satisfaisante et la plus prospère.

En négligeant l'agriculture et en accordant toute notre attention à la politique, voilà comment on affaiblit les Etats, comment on ruine les nations. Mettons donc en jeu dans les meilleures conditions les forces actives du pays et nous rendrons notre pays prospère; apaisons toutes les dissensions et donnons pour point de mire aux cultivateurs un bien-être plus grand.

RECETTES

Vernis pour les chaussures, imperméable à l'eau

Prenez une chopine d'huile de lin, six onces de cire, deux onces de résine, une demi once de suif de mouton, faites-les fondre ensemble tout en remuant bien le mélange. Lorsque la matière a pris la température du lait sortant d'être trait, appliquez-la sur vos chaussures. Le cuir devra être bien sec. Si vous avez soin d'appliquer plusieurs couches de ce vernis en faisant chauffer les chaussures entre chaque application, l'eau ne passera jamais à travers le cuir; sans compter que ce vernis augmente la durée des bottes et des souliers.

Moyen pour se débarrasser du puceron lanigère

Un arboriculteur a fait grimper des capucines au pied d'un pommier devasté par les pucerons lanigères, qui ne produisait plus rien depuis plusieurs années. Les capucines ont grandi autour de l'arbre et les pucerons ont disparu, tandis que les pommiers voisins étaient couverts.

Le puceron lanigère est un petit insecte reconnaissable à une épaisse couche de duvet qui le recouvre. Il attaque de préférence les jeunes pommiers.



CONTRATS DE LA MALLE.

DES SOUMISSIONS, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à OUTAOUAIS, jusqu'à MIDI,

VENDREDI, LE 22 DÉCEMBRE,

pour le transport des Malles de Sa Majesté, d'après un contrat proposé pour quatre années, dans chaque cas, à partir du 1er AVRIL prochain, entre les places mentionnées ci-dessous:

Entre la RIVIERE AUX RENARDS et SAINTE ANNE DES MONTS, une fois par semaine;

Entre le BASSIN DE GASPÉ et PERCÉ, trois fois par semaine;

Entre L'ISLE AUX COUDRES et LA BAIE SAINT PAUL, trois fois par semaine;

Entre LA BEAUCE et SAINT BERNARD, une fois par semaine;

Entre L'ISLET et SAINT CYRILE, deux fois par semaine.

Des notices imprimées contenant des informations plus détaillées relativement aux conditions des contrats proposés, pourront être vues, et on pourra se procurer des formules de soumissions en blanc aux Bureaux de Poste mentionnés plus haut, ou aux bureaux intermédiaires.

WILLIAM G. SHEPPARD,

Inspecteur des Bureaux de Poste,

Bureau de l'Inspecteur des Bureaux de Poste,
Québec, 10 novembre 1871.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE AGRICOLE DE Firmin H. Proulx:

PETIT MANUEL D'AGRICULTURE, par Hubert LaRue, recommandé par le Conseil de l'Instruction Publique et le Conseil Agricole de la Province de Québec. Ce petit Manuel est destiné aux enfants qui fréquentent les écoles élémentaires, modèes et académiques. Tout instituteur qui n'enseignerait pas au moins à ses élèves les éléments de la science agricole, manquerait grandement à sa mission. Que l'instituteur dans les campagnes prépare les enfants à connaître les éléments de l'agriculture et à aimer la culture des champs, et la voie du progrès agricole auquel nous aspirons sera bientôt ouverte. Si des hommes de science veulent bien nous en frayer le chemin, montrons nous généreux; ne restons pas indifférents, lorsqu'ils désirent nous faire connaître les secrets de l'art agricole. — Prix, 10 centins; par la poste, 12 centins.

LES VEILLÉES CANADIENNES, traité élémentaire d'agriculture approuvé par la société d'agriculture du Bas-Canada, le 13 septembre 1852, et publié par Frs. M. O'Say. — Prix, 25 centins; par la poste 30 centins.

LES ÉLÉMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith. — Prix, 25 centins; par la poste, 30 centins.

LE SAGUENAY, ou le passé, le présent et l'avenir du Haut-Saguenay, au point de vue de la colonisation. — Prix, 15 centins; par la poste, 20 centins.

HISTOIRE NATURELLE du Canada, les OISEAUX, par J. M. LeMoine, en deux volumes. — Prix, 1 piastre et 25 centins; par la poste, 8 centins de plus.

LE LIVRE AUX 100 LOUIS D'OR, nouveau trésor de la charrrière ou le fidèle conseiller des cultivateurs. Ce petit livre fait connaître les vrais moyens de s'enrichir rapidement, en cultivant la terre. — Prix, 15 centins; par la poste, 20 cts.

LA CHIMIE, appliquée aux arts et métiers, à l'usage de toutes les familles. — Prix, 25 centins; par la poste, 30 cts.

LE VÉTÉRINAIRE pratique, traitant des soins à donner aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux cochons, aux chiens et à tous les animaux de basse-cour, par E. Hocquart. Edition la plus récente. — Prix, 75 centins; par la poste, 85 centins.